

Supposons même cette vive amitié : que fera-t-elle ? où peut-elle aboutir ? Elle cause aux deux époux des délicatesses, des sensibilités, des alarmes. Mais voici où je les attends : enfin, il faudra que l'un soit presque inconsolable à la mort de l'autre ; et il n'y a point dans l'humanité de plus cruelles douleurs, que celles qui sont préparées pour le meilleur mariage du monde.

Joignez à ces tribulations celle des enfants, ou indignes et dénaturés, ou aimables mais insensibles à l'amitié ; ou pleins de bonnes et de mauvaises qualités, dont le mélange fait le supplice des parents ; ou enfin heureusement nés et propres à déchirer le cœur d'un père et d'une mère, qui dans leur vieillesse voient, par la mort prématurée de cet enfant, éteindre toutes leurs espérances. Ajouterai-je encore toutes les traverses qu'on souffre dans la vie, par les domestiques, par les voisins, par les ennemis, par les amis même, les jalousies, les artifices, les calomnies, les procès, les pertes de biens, les embarras des créanciers ? Est-ce vivre ? O affreuses tribulations, qu'il est doux de vous voir de loin dans la solitude !

O sainte solitude, ô sainte virginité, heureuses les chastes colombes qui, sur les ailes du divin amour, vont chercher vos délices dans le désert ! O âmes choisies et bien-aimées, à qui il est donné de vivre avec indépendance de la chair ! Elles ont un Époux qui ne peut mourir, en qui elles ne verront jamais ombre d'imperfection ; qui les aime, qui les rend heureuses par son amour : elles n'ont à craindre que de ne l'aimer pas assez, ou d'aimer ce qu'il n'aime pas.

Car, il faut l'entendre, la virginité du corps n'est bonne qu'autant qu'elle opère la virginité de l'esprit. [Se contenter de la première,] ce serait réduire la religion à une privation corporelle, à une pratique judaïque. Il n'est utile de dompter la chair, que pour rendre l'esprit plus libre et plus fervent dans l'amour de Dieu. Cette virginité du corps n'est qu'une suite de l'incorruptibilité d'une âme vierge, qui ne se souille par aucune affection mondaine. Aimez-vous ce que Dieu n'aime pas ; aimez-vous ce qu'il aime, d'un autre amour que le sien : vous n'êtes plus vierges : si vous l'êtes encore du corps, ce n'est plus rien ; vous ne l'êtes plus par l'esprit. Cette fleur si belle est flétrie et foulée aux pieds : l'indigne créature, le mélange impur et honteux, enlève l'amour que l'Époux voulait seul avoir. Vous irritez toute sa jalousie, ô épouses adultères, votre cœur s'ouvre aux ennemis de Dieu. Revenez, revenez à lui ; écoutez ce que dit saint Pierre : « Rendez vos âmes chastes par l'obéissance à la

« charité » ; c'est-à-dire, qu'il n'y a que la loi du pur amour, qui rapporte tout à Dieu, par laquelle l'âme puisse être vierge et digne des nocces de l'Agneau sacré.

Si donc on invite les vierges à conserver cette pureté virginale, ce n'est pas pour leur demander plus qu'aux autres ; et quand même on leur demanderait des choses au-dessus du commun des chrétiens, ne doivent-elles pas donner à Dieu à proportion de ce qu'elles reçoivent de lui ? Heureuses, s'il leur est donné de suivre l'Agneau partout où il va. Mais, de plus, cette virginité céleste n'est point une perfection rigoureuse qui appesantit le joug de Jésus-Christ. Au contraire, vous l'avez vu par les paroles de l'apôtre, et par la peinture sensible des gens qui languissent dans les liens de la chair, cette virginité n'est utile que pour rendre l'esprit vierge et sans tache, que pour mettre l'âme dans une plus grande liberté de vaquer à Dieu.

L'Église désirerait que tous pussent tendre à cet état angélique ; et elle dit volontiers, comme saint Paul, à tous ses enfants <sup>1</sup> : « Je vous aime d'un amour de jalousie, qui est la jalousie de Dieu même : je vous ai tous promis à un seul Époux, comme ne faisant tous ensemble qu'une seule Épouse chaste ; et cet Époux, c'est Jésus-Christ. » Je sais bien qu'il n'est pas donné à tous de comprendre ces oreilles ; mais enfin heureux ceux qui ont des oreilles pour les entendre, et un cœur pour les sentir.

La troisième promesse qu'on fait en renonçant au monde, c'est d'obéir toute sa vie aux supérieurs de la maison où l'on se voue à Dieu.

L'obéissance, me direz-vous, est le joug le plus dur et le plus pesant. N'est-ce pas assez d'obéir à Dieu et aux hommes, de qui nous dépendons naturellement, sans établir de nouvelles dépendances ? En promettant d'obéir, on s'assujettit non-seulement à la sagesse et à la charité, mais aux passions, aux fantaisies, aux duretés des supérieurs, qui sont toujours des hommes imparfaits, et souvent jaloux de la domination. Voilà ce qu'on est tenté de penser contre l'obéissance. Écoutez, en esprit de recueillement et d'humilité, ce que je tâcherai de vous dire.

À proprement parler, ce n'est point aux hommes qu'il faut obéir ; ce n'est point eux qu'il faut regarder dans l'obéissance. Quand ils exercent le ministère avec fidélité, ils font régner la loi ; et loin de régner eux-mêmes, ils ne font que servir à la faire régner : non-seulement ils deviennent soumis à la loi comme les autres ; mais

<sup>1</sup> I. Petr. 1, 22.

<sup>2</sup> II. Cor. XI, 2.

ils deviennent effectivement les serviteurs de tous ceux à qui ils sont obligés de commander.

Ce n'est point ici un langage magnifique pour couvrir la domination ; c'est une vérité que nous devons prendre à la lettre, aussi sérieusement qu'elle nous est enseignée par saint Paul et par Jésus-Christ même. Le supérieur vient servir, et non pas pour être servi. Il faut qu'il entre dans tous les besoins ; qu'il se proportionne aux petits, qu'il se rapetisse avec eux, qu'il porte les faibles, qu'il soutienne ceux qui sont tentés ; qu'il soit l'homme, non-seulement de Dieu, mais encore de tous les autres hommes qu'il est chargé de conduire ; qu'il s'oublie, qu'il se compte pour rien, qu'il perde la liberté pour devenir, par la charité, l'esclave et le débiteur de ses frères ; qu'en un mot il se fasse tout à tous pour les gagner tous. Jugez, jugez si ce ministère est pénible, et s'il vous convient, comme dit l'apôtre <sup>1</sup>, d'être cause, par votre indocilité, que les supérieurs l'exercent avec angoisse et amertume.

Mais, direz-vous, les supérieurs sont imparfaits, et il faut souffrir leur caprice ; c'est ce qui rend l'obéissance rude. J'en conviens ; ils sont imparfaits, ils peuvent abuser de leur autorité : mais s'ils en abusent, tant pis pour eux ; il ne vous en reviendra que des biens solides. Ce qui est caprice dans le supérieur par rapport aux règles de son ministère, est, par rapport à vous, selon les intentions de Dieu, une occasion de vous humilier, et de mortifier votre amour-propre trop sensible. Le supérieur fait une faute, mais il ne la fait qu'à cause que Dieu l'a permis ; pour votre bien. Ce qui est donc en un sens la volonté injuste et capricieuse du supérieur, est en un autre sens plus profond et plus important, la volonté de Dieu même sur vous.

Cessez donc de considérer le supérieur, qui n'est qu'un instrument indigne et défectueux d'une très-parfaite et très-miséricordieuse Providence. Regardez Dieu seul, qui se sert des défauts des supérieurs pour corriger les vôtres. Ne vous irritez pas contre l'homme, car l'homme n'est rien ; ne vous élevez point contre celui qui vous tient la place de Dieu même, et en qui tout est divin pour votre correction, même jusqu'aux défauts par lesquels il exerce votre patience. Souvent les défauts des supérieurs nous sont plus utiles que leurs vertus ; parce que nous avons encore plus de besoin de mourir à nous-mêmes et à notre propre sens, que d'être éclairés, édifiés, consolés par des supérieurs sans défauts.

De plus : quelle comparaison entre ce qu'on souffre dans une communauté, des préventions, ou, si vous voulez, des bizarreries des supé-

rieurs, et ce qu'il faudrait souffrir dans le monde d'un mari brusque, dur et hautain, d'enfants mal nés, de parents épineux, de domestiques indociles, infidèles, d'amis ingrats et injustes, de voisins envieux, d'ennemis artificieux et implacables, de tant de bienséances gênantes, de tant de compagnies ennuyeuses, de tant d'affaires pleines d'amertume ? Quelle comparaison entre le joug du siècle et celui de Jésus-Christ, entre les sujétions innombrables du monde et celles d'une communauté ?

Dans la communauté, la solitude, le silence, l'obéissance exacte à la règle et aux constitutions, vous garantissent presque de tout ce qu'il y aurait à souffrir des humeurs, tant des supérieurs que de vos égaux. Tout est réglé : en le suivant, vous en êtes quitte. La règle et les constitutions ne sont point des fardeaux ajoutés au joug de l'Évangile : [mais elles ne sont proprement que l'Évangile] expliqué en détail, et appliqué à la vie de communauté. Si la règle n'est que l'explication de l'Évangile pour cet état, les supérieurs ne sont que les surveillants pour faire pratiquer cette règle évangélique : ainsi tout se réduit à l'Évangile.

Lors même que les supérieurs, passant au delà des bornes, traitent durement leurs inférieurs, que peuvent-ils contre eux, à le bien prendre ? Ce n'est presque rien : ils peuvent mortifier leur goût dans de petites choses, leur retrancher quelque vaine consolation, les critiquer un peu sèchement. Mais cela ne peut aller loin : comme les affaires du monde, ici tout est réglé, tout est écrit, tout a ses bornes précises. Les exercices journaliers ne laissent rien à décider : il n'y a qu'à chanter les louanges de Dieu, travailler, se trouver ponctuellement à tout, ne se mêler jamais des choses dont on n'est point chargé, se taire, se cacher, chercher son soutien en Dieu, et non dans les amitiés particulières. Le pis qui vous puisse arriver, c'est de n'être jamais dans les emplois de confiance, qui sont pénibles et dangereux, qu'on est fort heureux de n'avoir jamais, et qu'on est obligé de craindre. Le pis qui vous puisse arriver, c'est que les supérieurs vous humilient et vous mettent en pénitence : comme si vous ne deviez pas y être toujours ! comme si la vie chrétienne et religieuse n'était pas un sacrifice d'amour, d'humiliation et de pénitence continue !

Où est-il donc, ce joug si dur de l'obéissance ? Hélas ! je dois bien plus craindre ma volonté propre que celle d'autrui. Ma volonté si bonne, si raisonnable, si vertueuse qu'elle soit, est toujours ma propre volonté, qui me livre à moi-même, qui me rend indépendant de Dieu, et propriétaire de ses dons, si peu que je m'y arrête. La volonté

<sup>1</sup> Hebr. XIII, 17.

d'autrui, qui a autorité sur moi, quelque injuste qu'elle soit, est à mon égard la volonté de Dieu toute pure. Le supérieur commande mal, mais moi j'obéis bien, heureux de n'avoir plus qu'à obéir. De tant d'affaires, il ne m'en reste qu'une; qui est de n'avoir plus ni volonté ni sens propre, de me laisser mener comme un petit enfant, sans raisonner, sans prévoir, sans m'informer : tout est fait pour moi, pourvu que je ne fasse qu'obéir. Dans cette candeur et cette simplicité enfantine, je n'ai qu'à me défendre de ma vaine et curieuse raison, qu'à n'entrer point dans les motifs des supérieurs, qu'à me décharger de tous mes soins sur leur sollicitude.

O douce paix! ô heureuse abnégation de soi-même! ô liberté des enfants de Dieu, qui vont comme Abraham, sans savoir où! O pauvreté d'esprit; par laquelle on se dépouille de sa propre sagesse et de sa propre volonté, comme on se dépouille de son argent et de son patrimoine! Par là tous les vœux, pris dans leur vraie perfection, se réunissent : le même pur amour, qui fait qu'on se renonce soi-même sans réserve, rend l'âme vierge aussi bien que le corps, appauvrit l'homme jusqu'à lui ôter son esprit et sa volonté, enfin le met dans une désappropriation de lui-même où il n'a plus de quoi se conduire, et où il ne sait plus que laisser faire autrui. Heureux qui fait ces choses, heureux qui les goûte, heureux même qui commence à les entendre et à leur ouvrir son cœur!

Qu'on ne dise donc plus que l'obéissance est rude : au contraire, ce qui est rude, c'est d'être livré à soi-même et à ses désirs. Malheur, dit l'Écriture<sup>1</sup>, à celui qui marche dans sa voie, qui se rassasie du fruit de ses propres conseils. Malheur à celui qui se croit libre quand il n'est point déterminé par autrui, qui ne sent pas qu'il est entraîné au dedans par un orgueil tyrannique, par des passions insatiables; et même par une vaine sagesse, qui, sous une apparence pompeuse, est souvent pire que les passions mêmes! Non, qu'on ne dise plus que l'obéissance est rude : au contraire il est doux de n'être plus à soi, à ce maître aveugle et injuste. Que volontiers je m'écrie avec saint Bernard : Qui me donnera cent supérieurs, au lieu d'un, pour me gouverner? Ce n'est pas une gêne, c'est un secours : plus je dépendrai de mes supérieurs, moins je serai exposé à moi-même. Il en est des supérieurs comme des clôtures : ce n'est pas une prison qui tienne en captivité, c'est un rempart qui défend l'âme faible contre le monde trompeur, et contre sa propre fragilité. A-t-on jamais pris la garde d'un

<sup>1</sup> Prov. 1, 31.

prince pour une troupe d'hommes qui lui ôtent la liberté? Celui qui se renferme dans une citadelle contre l'ennemi, conserve par là sa liberté, loin de la perdre.

Mais il est temps de finir : hâtons-nous de considérer le dernier engagement de cette maison, qui est celui d'instruire et d'élever saintement de jeunes demoiselles.

#### TROISIÈME POINT.

Saint Benoît n'a point cru troubler le silence et la solitude de ses disciples, en les chargeant de l'instruction de la jeunesse. Ils étaient moines, c'est-à-dire, solitaires, et ne laissaient point que d'enseigner les lettres saintes aux enfants qu'on voulait élever loin de la contagion du siècle. En effet on peut s'occuper au dedans d'une solitude de cette fonction de charité, sans admettre le monde chez soi : il suffit que les supérieurs aient avec les parents un commerce inévitable, qui est assez rare quand on le réduit au seul nécessaire. Tout le reste de la communauté jouit tranquillement de la solitude : on se tait toutes les fois qu'on n'est pas obligé d'enseigner; on ne parle que par obéissance, pour le besoin et avec règle : ce n'est ni amusement, ni conversation dissipante; c'est sujétion pénible, c'est travail réglé. Ce travail doit être mis à la place du travail des mains, pour les personnes qui sont si chargées de l'instruction, qu'elles ne peuvent travailler à aucun ouvrage : ce travail demande une patience infinie; il y faut même un grand recueillement : car si vous vous dissipez en instruisant, vos instructions deviennent inutiles; vous n'êtes plus qu'un airain sonnante, comme dit l'apôtre<sup>1</sup>, qu'une timbale qui retentit vainement : vos paroles sont mortes, elles n'ont plus l'esprit de vie; votre cœur est déréglé, il n'a plus ni force, ni action, ni sentiment de vérité, ni grâce de persuasion, ni autorité; tout y languit, rien ne s'exécute que par forme.

Ne vous plaignez donc pas que l'instruction vous dessèche et vous dissipe : mais au contraire ne perdez jamais un moment pour vous recueillir et vous remplir de l'esprit d'oraison : afin que vous puissiez résister, dans vos fonctions, à la tentation de vous dissiper. Quand vous vous bornerez à l'instruction simple, familière, charitable, dont vous êtes chargées par votre état, votre vocation ne vous dissipera jamais : ce que Dieu fait faire n'éloigne jamais de Dieu; mais il ne le faut faire qu'autant qu'il y détermine, et donner tout le reste au silence, à la lecture et à l'oraison. Ces heures précieuses qui vous resteront, pourvu que vous les ménagiez fidèlement, seront le grain de

<sup>1</sup> I. Cor. XIII, 1.

sénévé marqué dans l'Évangile<sup>1</sup>, qui, étant le moindre des grains de la terre, croît jusqu'à devenir un grand arbre sur les branches duquel les oiseaux du ciel viennent se percher : tantôt un quart d'heure, tantôt une demi-heure, puis quelques minutes, si vous le voulez, tous ces moments entrecoupés ne paraissent rien; mais ils font tout, pourvu qu'en bon ménager on sache les mettre à profit. De plus grands temps que vous auriez à vous, vous laisseraient trop à vous-mêmes et à votre imagination : vous tomberiez dans une langueur ennuyeuse, dans des occupations choisies à votre mode, dont vous vous passionneriez. Il vaut mieux rompre sans cesse sa volonté dans des fonctions gênantes, par la décision d'autrui, que de se recueillir selon son goût et sa volonté propre. Quiconque fait la volonté d'autrui par un renoncement sincère à la sienne, fait une excellente oraison et un sacrifice d'holocauste qui monte en odeur de suavité jusqu'au trône de Dieu.

Ne craignez pas de n'être pas assez solitaires. O que vous aurez de silence et de solitude, pourvu que vous ne parliez jamais que quand votre fonction vous fera parler! Quand on retranche toutes les visites du dehors, excepté celles d'une absolue nécessité, qui sont très-rare; quand on retranche au dedans toutes les curiosités, les amitiés vaines et molles, les murmures, les rapports indiscrets, en un mot toutes les paroles oiseuses, dont il faudra un jour rendre compte; quand on ne parle que pour obéir, pour s'instruire, pour édifier, ce qu'on dit ne dissipe point.

Gardez-vous donc bien de vous considérer comme n'étant point solitaires, à cause que vous êtes chargées de l'instruction du prochain : cette idée de votre état serait pour vous un piège continu. Non, non, vous ne devez point vous croire dans un état séculier; ce n'est qu'à force d'avoir renoncé au monde et à son commerce, que vous serez propres à en préserver cette jeunesse innocente, et précieuse aux yeux de Dieu. Plus vous avez d'embarras par cette éducation de tant de filles d'une naissance distinguée; plus vous êtes exposées par le voisinage de la cour, et par la protection que vous en retirez, moins vous devez avoir de complaisance pour le siècle. Si l'ennemi est à vos portes, vous devez vous retrancher contre lui avec plus de précaution, et redoubler vos gardes. O que le silence, que l'humilité, que l'obéissance, que l'obscurité, que le recueillement, que l'oraison sans relâche sont nécessaires aux épouses de Jésus-Christ, qui sont si près de l'enchantement de la cour et de l'air

<sup>1</sup> Matth. XIII, 31, 32.

empesté des fausses grandeurs! Contre des périls si terribles, vous ne sauriez, je ne crains pas de le dire, être trop sauvages, trop alarmées, trop enfoncées dans votre solitude, trop attachées à toutes les choses extérieures qui vous sépareront du monde, de ses modes et de ses vaines politesses. Vous ne sauriez mettre trop de grilles, trop de clôtures, trop de formalités gênantes et ennuyeuses entre lui et vous. Craignez de ne pas passer assez pour de vraies religieuses, qui n'aiment que la réforme et l'obscurité, qui oublient le monde jusqu'à lui vouloir déplaire par leur simplicité; autrement vous vivez tous les jours sur le bord du plus affreux des précipices.

Mais un autre piège que vous devez craindre, c'est votre naissance. Épouses de Jésus-Christ, écoutez et voyez; oubliez la maison de votre père<sup>1</sup>. La naissance, qui flatte l'orgueil des hommes, n'est rien : c'est le mérite de nos ancêtres, qui n'est point le nôtre; c'est se parer du bien d'autrui : de plus ce n'est presque jamais qu'un vieux nom oublié dans le monde, avili par beaucoup de gens sans mérite, qui n'ont pas su le soutenir. La noblesse n'est souvent qu'une pauvreté vaine, ignorante et grossière; oisive, qui se pique de mépriser tout ce qui lui manque : est-ce là de quoi avoir le cœur enflé? Jésus-Christ sort de tant de rois, de tant de souverains pontifes de la loi judaïque, de tant de patriarches, à remonter jusqu'à la création du monde; Jésus-Christ, dont la naissance était la plus illustre, sans comparaison, qui ait paru dans tout le genre humain, est réduit au métier de charpentier, grossier et pénible, pour gagner sa vie. Il joint à la plus auguste naissance l'état le plus vil et le plus méprisable, pour confondre la vanité et la mollesse des nobles, pour tourner en ignominie ce que la fausse gloire des hommes conserve avec tant de jalousie.

Détrompons-nous donc; il n'y a plus en Jésus-Christ de libres ni d'esclaves, de nobles ni de roturiers : en lui tout est noble par les dons de la foi; en lui tout est bas, tout est petit, tout est anéanti, par le renoncement aux vaines distinctions et par le mépris de tout ce que le monde trompeur élève. Soyons nobles comme Jésus-Christ; n'importe, il faut être charpentier avec lui; il faut, comme lui, travailler à la sueur de son front dans l'obscurité, dans le silence et l'obéissance. Vous qui étiez libres, vous ne l'êtes plus; la charité vous a faits esclaves. Vous n'êtes pas ici pour vous-mêmes; vous n'y êtes que les esclaves de ces enfants, qui sont ceux de Dieu. N'entendez-vous pas l'apôtre qui dit : « Étant libre, « je me suis fait esclave de tous pour les gagner

<sup>1</sup> Ps. XLIV, 11.

« tous ? » voilà votre modèle. Cette maison n'est pas à vous, ce n'est point pour vous qu'elle a été dotée et fondée; c'est pour l'éducation des jeunes demoiselles qu'on a fait cet établissement : vous n'y entrez que par rapport à elles, et pour le besoin qu'elles ont de quelqu'un qui les conduise et qui les forme. Si donc il arrivait; ô Dieu, ne le souffrez jamais : que plutôt les bâtiments se renversent ! s'il arrivait que vous négligeassiez vos fonctions essentielles; si, oubliant que vous êtes en Jésus-Christ les servantes de cette jeunesse, vous ne songiez plus qu'à jouir en paix des biens consacrés à leur éducation; si l'on ne trouvait dans cette humble école de Jésus-Christ, que des dames vaines et fastueuses : hélas, quel scandale ! les épouses de Jésus-Christ, toutes couvertes de rides, deviendraient alors l'objet du mépris de ce monde même auquel elles auraient voulu plaire. Accoutumez-vous donc, dès le commencement, à aimer les fonctions les plus basses, à n'en mépriser aucune, à ne rougir point d'une servitude qui fait votre unique gloire. Aimez ce qui est petit, goûtez ce qui vous abaisse; ignorez le monde, et faites qu'il vous ignore : ne craignez point de devenir grossières, à force d'être simples. La vraie, la bonne simplicité fait la parfaite politesse, que le monde, tout poli qu'il est, ne sait pas connaître. Il vaudrait bien mieux être un peu grossières pour être plus simples, plus éloignées des manières vaines et affectées du siècle.

Mais puisque vous êtes destinées à l'instruction de la jeunesse, il faut sans doute que vous soyez exactement instruites des choses que vous devez apprendre à ces enfants. Vous devez savoir les vérités de la religion, les maximes d'une conduite sage, modeste et laborieuse; car vous devez former ces filles, ou pour des cloîtres, ou pour entrer dans des familles honnêtes et chrétiennes, où le capital est la sagesse des mœurs, l'application à l'économie, et l'amour d'une piété simple. Ainsi apprenez-leur à se taire et à se cacher, à travailler, à souffrir, à obéir et à épargner. Voilà ce qu'elles auront besoin de savoir, supposé qu'elles se marient. Mais fuyez comme un poison toutes les curiosités, tous les amusements d'esprit; car les femmes n'ont pas moins de penchant à être vaines par leur esprit, que par leur corps. Souvent les lectures qu'elles font, avec tant d'empressement, se tournent en parures vaines et en ajustements immodestes de leur esprit; souvent elles lisent par vanité comme elles se coiffent. Il faut faire de l'esprit comme du corps; tout superflu doit être retranché : tout doit sentir la simplicité et l'oubli de soi-même. O quel amusement

<sup>1</sup> I. Cor. ix, 19.

pernicieux, dans ce qu'on appelle lectures les plus solides ! On veut tout savoir, juger de tout, se faire valoir sur tout. Rien ne ramène tant le monde vain et faux dans les solitudes, que cette vaine curiosité des livres. Si vous lisez simplement pour vous nourrir des paroles de la foi, vous lirez peu; vous méditez beaucoup ce que vous aurez lu.

Pour bien lire, il faut digérer la lecture, et la convertir en sa propre substance. Il n'est pas question d'avoir compris un grand nombre de vérités lumineuses; il est question d'aimer beaucoup chaque vérité, d'en laisser pénétrer peu à peu son cœur, de regarder longtemps de suite le même objet, de s'y unir, moins par des réflexions subtiles, que par le sentiment du cœur. Aimez; aimez, vous saurez beaucoup en apprenant peu, car l'onction intérieure vous enseignera toutes choses. O qu'une simplicité ignorante qui ne sait qu'aimer Dieu, sans s'aimer soi-même, est au-dessus de tous les docteurs ! L'esprit lui suggère toutes vérités sans les lire en détail : car il lui fait sentir par une lumière intime et profonde, une lumière de vérité, d'expérience et de sentiment, qu'elle n'est rien, et que Dieu est tout. Qui sait cela, sait tout : voilà la science de Jésus-Christ, en comparaison de laquelle toute la sagesse mondaine n'est que perte et ordure, selon saint Paul<sup>1</sup>. Par cette simplicité, vous parviendrez à instruire le monde sans avoir aucun commerce dangereux avec lui; vous redresserez, vous arroserez, vous ferez croître et fleurir ces jeunes plantes, dont les fruits se communiqueront ensuite dans tout le royaume : vous formerez de dignes vierges, qui répandront dans les cloîtres le doux parfum de Jésus-Christ; vous procurerez à la société des mères de familles, recommandables par leur vertu, qui seront pour leurs enfants des sources de grâces et de bénédiction, et qui contribueront par leur piété, et l'exemple de toute leur conduite, à faire aimer et révérer le Dieu que nous adorons, qui est aujourd'hui si peu connu et si mal servi.

Seigneur, répandez votre esprit sur cette maison qui est la vôtre; couvrez-la de votre ombre; protégez-la du bouclier de votre amour; soyez tout autour d'elle, comme un rempart de feu, pour la défendre de tant d'ennemis. Tandis que votre gloire habitera au milieu comme dans son sanctuaire, ne souffrez pas, Seigneur, que la lumière se change en ténèbres, ni que le sel de la terre s'affadisse et soit foulé aux pieds. Donnez des cœurs selon le vôtre, l'horreur du monde, le mépris de soi-même, le renoncement à tout

<sup>1</sup> Philipp. iii, 8.

amour-propre, et le divin et généreux amour qui est l'âme de toutes les véritables vertus; amour si ignoré, mais si nécessaire; amour dont ceux mêmes qui en parlent, et qui le désirent, ne comprennent point l'étendue sans bornes; amour sans lequel toutes les vertus sont superficielles, et ne jettent point de profondes racines dans les cœurs; amour qui fait seul la parfaite adoration en esprit et en vérité; amour, unique fin de notre création. O amour, venez vous-même; animez, réglez, vivez : consommez tout l'homme, par vos flammes pures; qu'il ne reste que vous pour l'éternité.

## PREMIÈRE EXHORTATION

### A L'OUVERTURE D'UNE VISITE

FAITE EN LA COMMUNAUTÉ DE SAINTE-URSULE DE MEAUX  
LE 9 AVRIL 1685\*.

Quelle est la fin et quels doivent être les fruits de la visite du prélat. Dispositions nécessaires aux religieuses pour en profiter. Effets admirables que produit la grâce dans une âme qui en est remplie. Crucifiement qui constitue toute la perfection religieuse. Les restes de l'amour du monde, combien pernicieux. Obligation imposée aux personnes religieuses de prier pour les besoins de l'Église, et de gémir sur le triste état des pécheurs. Tendres invitations du prélat pour porter toutes les sœurs à lui ouvrir leur cœur sans déguisement.

Si quis sitit, veniat ad me, et bibat.

*Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi; je lui donnerai à boire d'une eau vive qui rejaillira jusqu'à la vie éternelle, et il n'aura plus soif.* Ce sont les paroles sacrées que Jésus-Christ a prononcées dans l'évangile de ce jour, parlant au peuple dans le temple de Jérusalem.

Ce n'est pas sans mystère que Jésus-Christ a proféré ces admirables paroles au jour que les Juifs célébraient une fête parmi eux, où on apportait de l'eau dans un bassin, pour certains usages dans une cérémonie : ce qu'il n'est pas nécessaire de vous expliquer ici; puisque Jésus-Christ ne dit ces mêmes paroles que dans un sens mystique et sublime, qui ne signifiait rien autre chose que l'eau de la grâce qu'il voulait donner abondamment. Il parlait de cette eau mystérieuse qu'il désirait répandre dans les âmes, et dont il voulait établir la source dans son Église. Ces mêmes paroles signifiaient encore le zèle qu'avait le Sauveur, de voir venir à lui les hommes pour prendre ces eaux de salut et de grâce; et la

\* Ce discours et les suivants nous ont été conservés par les religieuses ursulines de la ville de Meaux, qui avaient soin d'écrire les instructions que Bossuet leur faisait. On ne saurait trop louer le zèle de ces dignes religieuses pour se nourrir des vérités que leur enseignait ce vigilant pasteur, et pour transmettre à la postérité les monuments de sa sollicitude.  
(Édit. de Déforis.)

disposition qui est nécessaire pour les recevoir, représentée par la soif qui marque aussi très-bien le désir et la préparation qu'il faut que vous apportiez à la grâce qu'il vous veut conférer dans cette occasion par mon ministère.

Remarquez, mes filles, que Jésus-Christ jeta un grand cri, disant : « Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et je lui donnerai à boire<sup>1</sup>. » Ce cri est en faveur des pécheurs, pour qui il demande miséricorde; il est en faveur des justes et des âmes fidèles dont il désire la perfection et la sainteté. Il crie pour les appeler à lui; afin de répandre en elles avec plus d'abondance, l'eau de ses divines grâces. Mais ce cri nous représente encore ceux qu'il jette dans l'Église et dans nos mystères. Il crie dans ce temps par la bouche des prédicateurs, qui excitent les peuples à faire des fruits dignes de pénitence. Il crie à l'autel, quand il dit par la bouche des prêtres : « Faites ceci en mémoire de moi<sup>2</sup>. » Ces paroles sont un cri de l'amour de Jésus-Christ qui demande le nôtre. Il crie dans les mystères de ce temps : il criera bientôt de la croix, par toutes ses plaies et par son sang, demandant à son Père le salut de tous les hommes, pour qui il va donner sa vie adorable. Il crie spirituellement dans les âmes, par les mouvements intérieurs que son divin Esprit y forme. Il a crié dans vos cœurs, mes filles; c'est cet Esprit saint qui a formé ces cris qu'il y a si longtemps que vous faites entendre, et qui sont parvenus jusqu'à mes oreilles, et qui m'ont fait connaître vos désirs. Combien y a-t-il, mes chères sœurs, que vous me demandez cette visite, et que vous reconnaissez vous-mêmes le besoin que vous en avez ! Vous la souhaitez toutes unanimement : vous vous êtes, sans doute, préparées à recevoir les grâces de cette même visite, et les effets qu'elle doit produire chez vous, et pour lesquels je la viens faire. Je viens confirmer et je désire accroître le bien que j'y trouverai, et détruire l'imperfection jusqu'à la racine. Mais il faut que vous ayez un véritable esprit de renouvellement, et un désir sincère de coopérer à nos soins de tout votre pouvoir.

Va, dit Dieu autrefois au prophète Jonas<sup>3</sup>, comme nous venons de lire en la messe : Lève-toi pour aller à Ninive vers mon peuple, prêche-leur la pénitence, et les avertis de ma part qu'ils aient à changer de vie; qu'ils se convertissent de tout leur cœur à moi qui suis leur Dieu et leur Seigneur : autrement que dans quarante jours Ninive sera renversée et entièrement détruite. Si ces paroles donnèrent de la frayeur à ce peuple, et

<sup>1</sup> Joan. vii, 37.

<sup>2</sup> Luc. xxii, 19.

<sup>3</sup> Joan. iii, 2 et seqq.